

Les années

70

LA CONSTRUCTION DE LA COMMUNICATION

Jean Lohisse¹

Dans la courte histoire des études en communication, les années 70 constituent une période clé. Elles marquent un changement radical de cap. C'est une période de transition essentielle dans le positionnement de la recherche, une révolution en profondeur dont les retombées visibles dans l'enseignement de la discipline n'apparaîtront que peu à peu, au fil des années.

De quoi s'agit-il au juste ? Au terme des années 60, deux déplacements majeurs convergents se marquent dans la problématisation communicationnelle. D'un côté, et singulièrement en Europe, on assiste à un glissement des paradigmes, passant des statuts idéaux aux actes vécus. A l'autre bout, transformation initiée par les chercheurs américains, la recherche se recentre sur l'analyse des langages en tant qu'activités sociales, et plus précisément sur l'étude

¹ Professeur au Département de communication de l'Université catholique de Louvain.

de l'intégration des facteurs situationnels et des processus de communication.

A travers l'évolution des travaux de Jakobson, Greimas, Barthes et de bien d'autres, une nouvelle trajectoire s'est souterrainement dessinée. Sur le mécanisme des schémas initiaux se sont greffées des variables extérieures, plus ou moins acceptées par les auteurs, intégrées parfois, comme par devers eux, dans leurs cheminements intellectuels. En passant d'une sémiologie du signe en soi aux questions des significations dégagées par ce système ou soulevées par la phrase, en mettant en cause l'exclusivisme du rapport Sa/Sé et en percevant dans la langue la production de messages, on n'a pas encore abordé l'intégration du contexte et des usages, mais tout porte à croire que la porte est entrouverte vers ces découvertes. Ébranlées par ces mouvements où se préparent secrètement, tels des anticorps, de nouveaux courants épistémologiques, les forteresses structuralistes perdent leur assurance et leur arrogance et au début de la décennie 70, le structuralisme s'effondre sous le poids de ses formalismes théoriques et de ses dérives idéologiques. La voie est réouverte au sujet et à l'histoire et par là même, à la communication contextualisée, vécue, vivante.

Pendant ce temps, les chercheurs empiristes, avant tout américains, ont découvert que vouloir se consacrer exclusivement à tenter de répondre aux questions du public et des commanditaires entraîne une grande platitude, tant dans le domaine de l'action que dans celui du savoir, et qu'il importe d'abord d'élucider les phénomènes eux-mêmes – ce qui est la voie d'entrée dans la science. Si elles étaient, à l'origine, assez éloignées de la préoccupation de la recherche fondamentale, les études posent peu à peu des questions plus théoriques et leur multiplication souligne la nécessité de travaux de synthèse et de conceptualisation. Si la perspective empirique, impulsée par le courant fonctionnaliste alors à l'honneur, maintient un modèle mécaniste, unidirectionnel et simpliste, directement hérité de Lasswell, elle va nourrir, parfois dans la réaction du large mouvement de contestation contre la sociologie positiviste, les courants d'études de la communication en acte, dans la réalité vécue des individus et des organisations, dans la complexité des réseaux et des contextes.

Ne voir que la transmission en ignorant les relations, non des signes entre eux mais avec les réalités qui les entourent et les englobent, apparaît alors comme le résultat d'un découpage arbitraire au cours duquel le phénomène de communication ne se trouve,

finalement, que déchiré. Le sens est dorénavant à rechercher non tant dans la langue que chez ceux qui l'utilisent.

Au début des années 70 vont foisonner les témoignages des bouleversements en cours et à venir. Je n'en retiendrai que quelques exemples marquants, choisis dans des secteurs variés mais dont les frontières s'estompent au nom d'une interdisciplinarité toute fraîche et hésitante. Ces exemples ne peuvent évidemment, à eux seuls, couvrir l'ensemble de cette période féconde.

En psychologie, l'étude des pratiques individuelles de communication connaît une profonde réorientation. En 1970, le modèle transactionnel de Den Barnlund¹ atteste de la voie radicalement nouvelle que prend la représentation par rapport aux schémas instrumentaux. Pour Barnlund, la communication n'est ni une réaction ni même une interaction, mais pleinement une transaction dans laquelle l'homme invente et attribue des significations pour réaliser ses projets. En somme, le sens est plus inventé que reçu. La communication est ainsi un processus dynamique et continu qui prend place à l'intérieur même des individus. Même s'il n'inclut pas expressément les contextes sociaux et culturels, le modèle de Barnlund, par la multiplication des éléments en présence, n'en évoque pas moins la représentation des modèles compréhensifs complexes qui vont remplacer les représentations explicatives antérieures.

En France, depuis 15 ans, Émile Benveniste pousse les linguistes à s'intéresser à la mise en fonctionnement de la langue par l'acte individuel d'utilisation. "C'est l'acte même de produire un énoncé et non le texte de l'énoncé qui est notre objet. Cet acte est le fait du locuteur qui mobilise la langue pour son compte". Longtemps ignoré ou repoussé, Benveniste voit enfin, en 1970, ses positions prises en compte. La "nouvelle linguistique" peut naître et se rapprocher d'une science de la communication comprise comme "un discours construit sur la base non seulement d'une intention mais également d'une stratégie qui vise l'adaptation au cadre de l'échange : ce qui doit être dit, comment on doit le dire, l'organisation de l'interaction entre les partenaires"².

¹ D. BARNLUND et al., *Foundations of communication theory*, New York, Harper and Row, 1970.

² R. ELUERD, *La pragmatique linguistique*, Paris, Nathan, 1985, p. 42.

Les années 70, c'est encore un nouveau regard sur les mass-media qui s'affirme. Des études de campagne, on est passé aux recherches sur les usages et gratifications, le "two steps flow" a fait place à des modèles plus complexes où la modélisation circulaire se précise et où le récepteur prend une place de plus en plus essentielle. Si le problème des effets devient ainsi, peu à peu, celui des significations et des interprétations, "nous assistons à une mutation cruciale: le contexte où s'opèrent l'identification et la description d'une dynamique des effets cumulatifs n'est ni le message lui-même, ni un ensemble circonscrit de messages, ni même le contenu de ces messages ; il s'agit d'un contexte différent et beaucoup plus large où l'accumulation constante des messages, leurs itinéraires, les séquences naturelles qu'ils adoptent et la forme de leur discours, affectent, d'une certaine façon, la signification des contenus"¹. Cette réorientation, ainsi formulée, est bien apparente aujourd'hui ; si elle n'existe encore qu'à l'état virtuel ou embryonnaire au cours de la décennie 70, celle-ci n'en est pas moins le riche terreau. L'article ci-après de Serge Proulx en dira plus à ce propos.

On se souviendra encore que c'est en 1968 que Raymond Boudon suggère de dépasser les limites épistémologiques du structuralisme en en appelant à la notion de système. La même année, Jean Piaget propose ce qui "constituait sans doute le premier exposé construit de modélisation systémique"². C'est dans cette voie que, dans les années 70, vont se développer les théories qui envisagent la communication comme un système dynamique instaurant des relations interactives entre les éléments difficilement autonomisables mais aussi, plus largement, relations interactives au niveau du contexte total. Avant d'être une transmission de messages, la communication apparaît comme un phénomène de création de réalités et de relations entraînant le changement des idées et des connaissances.

L'approche dite parfois organiciste de la communication participe, en fait, à une perspective nouvelle dans les sciences humaines et fondamentalement à une nouvelle façon de savoir, sinon à un nouveau savoir scientifique. Et qui dit nouveau savoir, dit apparition de nouvelles notions, nécessaires pour appréhender des

¹ M. WOLF, "Recherche en communication et analyse textuelle", in *Hermès*, n° 11/12, 1993, p. 214.

² J.-L. LE MOIGNE, *La modélisation des systèmes complexes*, Paris, Dunod, 1990, p. 77.

objets d'étude non encore élus par les chercheurs, en raison parfois de leur trop criante présence et du mépris qu'entoure leur grande banalité. Le langage ne peut plus se satisfaire d'être famille de signes de communication. L'apparition des termes d'*acte de langage* et d'*acte de communication* comme objet de controverse et comme témoin d'approches différentes (en pragmatique linguistique, en anthropologie de la communication...) montre de toute évidence l'ouverture d'un nouveau champ de bataille d'idées, jachère offerte à toutes les explorations.

On pourrait étendre la liste des preuves du grand tournant qu'opèrent les années 70 dans les modes d'investigation de la communication. A travers cet éventail, je voudrais souligner trois éléments qui me paraissent témoigner de façon essentielle du recentrage du regard scientifique posé sur la communication : l'interdisciplinarité, l'interprétation et la contextualité.

Observé de l'extérieur, un objet, un phénomène peut être examiné sous des éclairages disciplinaires divers. La démarche analytique qui permet la fragmentation de l'objet, confiée aux experts l'examen des éléments dont ils revendiquent l'exclusivité. Ces pratiques deviennent beaucoup plus difficiles si l'observateur se trouve à l'intérieur de l'objet, dans une relation de dépendance mutuelle avec lui, et quand le doute s'installe sur la valeur heuristique du découpage. Le principe systémique de la totalité remet en cause la légitimité des séparations disciplinaires et plaide pour l'inter- ou la transdisciplinarité. Certes, la recherche interdisciplinaire, pour être théoriquement souhaitable et verbalement souhaitée, n'en rencontre pas moins, en pratique, les plus grandes difficultés et de multiples réticences. Un signe encourageant pourrait toutefois être relevé dans le fait que, dans la décennie 70, le courant transatlantique, dans les secteurs qui nous occupent, devient porteur de riches échanges au niveau des méthodes et des théories. Il est symptomatique que le célèbre *Steps to an Ecology of Mind* de Gregory Bateson, publié en 1972, connaisse sa traduction française dès 1977. Auparavant *Pragmatics of human communication* de Watslawick, Beavin et Jackson, sorti en 1967, rencontrait un grand succès en Europe sous le titre français, en 1972, d'*Une logique de la communication*. L'indice, il est vrai, est fragile et encore à vérifier avec soin : l'échange n'est-il pas, depuis, resté largement unidirectionnel ? Mais la sélection pour la traduction des deux ouvrages cités est révélatrice de deux autres déplacements.

Von Foerster taxait de “triviale” la relation stimulus-réponse (ou de cause à effet) dans la mesure où la réponse est contrainte. Entre l’émission et la réception, il y a, en fait, des espaces de liberté. Jacques Derrida les a désignés par le néologisme de *différance*, Charles Peirce, il y bien longtemps, parlait d’*interprétant*, Georges Herbert Mead, d’*interprétation*. S’opposant au modèle du stimulus/réponse des behavioristes, le psychologue Mead a montré que les êtres humains agissent les uns sur les autres sur base d’échanges interindividuels *symboliques* (stimuli *interprétés*). Ici se marque le passage de la conception d’une transmission de message à celle de partage de significations. L’approche des psychosociologues dits interactionnistes, dont l’influence s’étend dans la décennie 70, va s’intéresser à ce travail d’interprétation qu’effectue le récepteur en même temps que le décodage. La notion d’*inférence* traduit ce travail d’élaboration de l’interlocuteur. Elle concerne la capacité qu’il a d’effectuer des opérations logiques, de conduire des raisonnements non formalisés pour comprendre un message. Cette activité d’interprétation montre que le sens ne naît pas seulement de systèmes de signes préalables à l’échange, mais apparaît bien comme le produit de l’interaction entre le message émis et le message reçu, et comme une *coproduction progressive* impliquant autant le récepteur que l’émetteur. A partir des années 70, l’approche psychosociologique qui s’est longtemps concentrée autour des media, s’intéresse de plus en plus au versant interindividuel de la communication.

Un autre élément qui devient essentiel dans ce que l’on peut à présent nommer la nouvelle génération des théories de la communication, c’est la place donnée au contexte. Toute communication nécessite la prise en compte du contexte. Sans contexte, il n’y a pas de sens et les contextes n’ont eux-mêmes de sens que parce qu’ils s’insèrent eux-mêmes dans une classification de contextes, formant de nouveaux contextes. Le contexte – champ, territoire, réseau, cadre, environnement, niche... – est avant tout, en communication, un espace symbolique construisant et construit dans la relation intersubjective, mais appartenant aussi à la relation sociale où s’organise la société elle-même avec ses conventions, ses structures, ses pouvoirs, ses rites, ses représentations collectives, sa culture. Fondamentalement, le contexte apparaît comme un champ social total où la communication devient un processus aussi vaste que la culture (Birdwhistell). Et c’est ici que prend corps la démarche de l’anthropologie de la communication, en gestation tout au long des

années 60 et qui exercera une influence considérable dans le changement des perspectives de recherche.

Dans les années 70, un intérêt se marque immédiatement pour les expériences nouvelles de communication dans les micro-groupes, entre autres à la faveur des transformations du paysage radiophonique (les radios successivement clandestines, pirates, libres, communautaires) ou dans les animations culturelles branchées sur le local (dans le cadre, par exemple, de la création des maisons de la culture). Si l'investissement académique dans ces matières est passager, à la mesure de l'éphémérité de ces phénomènes, il laissera des traces. On les trouve aujourd'hui dans la réflexion et l'enseignement axé sur une ethnographie du proche, avec son étude des actes de communication ordinaires et sa méthode d'analyse du terrain.

Mais, comme le notait Goffman, "une réelle maîtrise des structures d'interaction quotidiennement affrontées ne saurait mettre entre parenthèses les déterminations situationnelles qu'exercent les structures globales (mentales et institutionnelles) d'une société"¹. Le contexte n'est pas seulement l'environnement de l'interaction; il est l'ensemble des systèmes symboliques, des structures et des pratiques. C'est encore au cours des années 70 que se développent les premiers éléments d'une analyse anthropologique des systèmes globaux de communication qui conduiront à dégager des lignes générales dans l'évolution du naturel à l'artificiel, de l'indiciel au symbolique, de l'analogique au digital, de l'oralité à l'*informalité*. Bref, à l'étude globale de l'explosion de la communication.

*

* *

Chacun ayant aujourd'hui pris conscience que nous construisons la réalité plus que nous ne la découvrons, il ne m'inquiète guère que mon tableau, brossé à gros traits, laisse filtrer quelques interprétations personnelles. Affaire d'enthousiasme, bien utile dans la tentation de

¹ E. GOFFMAN, extrait d'un discours publié dans l'*American Sociological Review* en 1983.

morosité ambiante. Après tout, comme disait Bateson, rien ne vaut une belle idée, même si les données doivent venir la contredire.

Mais, dans cette esquisse, des zones ont été trop rapidement évoquées. Elles couvrent en particulier les nouvelles pratiques en communication médiatique et la pensée critique qu'elles ont suscitée, précisément dans les années 70. Je laisserai à Serge Proulx le soin d'en parler, à la lumière de ses riches expériences québécoises en la matière.